

DANS LES SOLITUDES DU GRAND CHACO

par

J. VELLARD

Correspondant du Muséum.

Le passage à travers l'Europe du groupe de Mennonites allant s'établir au Chaco paraguayen. puis la guerre actuelle ont attiré l'attention sur ces vastes contrées encore peu connues.

Au début des hostilités j'étais dans cette région, étudiant la faune et les tribus indiennes du Paraguay. Même alors, un voyage au Chaco n'était pas facile à organiser. Mon projet primitif de remonter soit le rio Confuso, soit le rio Pilcomayo pour me diriger ensuite vers le Nord en suivant la ligne des fortins paraguayens, souleva bien des difficultés. Muni de toutes les autorisations nécessaires, j'attendis pendant plusieurs semaines l'organisation d'un convoi qui ne partit pas, puis l'arrivée d'une chaloupe échouée dans le Confuso, et qui n'arriva que deux mois plus tard.

Des compatriotes établis au Chaco argentin, la famille Jojot, m'offrirent de me faire conduire par la rive sud du Pilcomayo jusqu'en face du premier fortin paraguayen d'où il serait plus facile de continuer le voyage.

Tandis que le Chaco argentin au sud du Pilcomayo est relativement peuplé, la rive paraguayenne est déserte.

Le voyage se fit en char à bœufs,

seul véhicule possible dans cette contrée. En arrivant au fortin Général Bruguez, avec un sergent paraguayen me servant de guide, nous n'avons trouvé que deux femmes; le sergent commandant le fortin et ses soldats étaient partis en expédition. Ce premier poste se réduisait à deux ranchos de pisé en mauvais état, occupés par cinq hommes. De là, toujours en char à bœufs, nous avons gagné le fortin Général Delgado encore sur le Pilcomayo, puis traversant de vastes marais nous avons atteint le Confuso et le grand fortin du Général Aquino, siège du commandant de tout le secteur sud du Chaco.

La région du Pilcomayo et du Confuso est semblable à celle qui borde le rio Paraguay sur une profondeur moyenne de 200 kilomètres; c'est aussi la plus désolée et la plus inhospitalière du Chaco. D'immenses marécages plantés de Palmiers, les *palmares*, alternent avec les grandes lagunes et des prairies inondées. Pendant la saison des pluies, de janvier à juillet, toute la contrée est couverte d'eau; les communications entre les fortins ne peuvent se faire qu'avec des bœufs porteurs et souvent même en canots.



Carte du Paraguay avec indication des itinéraires du Dr J. Vellard.

Pendant la saison sèche l'aspect est différent. Les *palmares* restent toujours humides, mais les grandes prairies et une partie des lagunes se dessèchent. La terre durcie par le soleil se fend, les roseaux des marais se flétrissent, et seules quelques mares gardent un peu d'eau boueuse, vase liquide plus qu'eau potable. Presque tous les fleuves sont à sec ; le Pilcomayo et le Confuso n'ont que très peu d'eau, fortement salée. Le marais s'est transformé en désert de la soif.

Tous ces terrains sont imprégnés de sels minéraux. Pendant la crue, l'eau des fleuves est douce ; à mesure que leur niveau baisse, la concentration des eaux en sels augmente : elles deviennent imbuables et même impropres à la vie. Quand l'eau atteint un certain degré de salinité, les Poissons commencent à mourir en masse, espèce par espèce. Sans se décomposer entièrement, plongés dans cette eau salée, ils vont se déposer en bancs épais, peu à peu recouverts d'alluvions, dans les coudes

du fleuve. Les lagunes dont l'eau reste douce servent de viviers où se conservent de nombreuses espèces de Poissons qui de là passent dans le Pilcomayo et le Confuso dès que les premières pluies ont diminué la salinité des eaux.



Type de rancho sur les bords du Rio Paraguay. Les murs sont faits de bambous et de terre; ce genre de construction est appelé au Paraguay « mur français ».

Les fortins de la région, Delgado, Puerto Maria, Aquino, Genes, Caballero, sont situés au voisinage de l'Estero Patiño, immense marécage infranchissable, où se perdent les eaux du Haut Pilcomayo : elles en ressortent par trois bras différents : celui du sud ou bras principal ; celui du centre formant le bras nord du Pilcomayo, rejoignant le précédent à une centaine de kilomètres plus bas ; enfin au nord, le Confuso qui se jette directement dans le Paraguay. Sui-

vant l'importance des crues, les eaux passent tantôt par un bras, tantôt par l'autre. Le cours de ces bras est lui-même variable ; en 1926 le fortin Aquino était au bord du Confuso, qui actuellement passe à 20 kilomètres plus au sud.

Le mot de fortin évoque l'idée de petits camps retranchés, bien défendus et fortifiés. A mon passage, les rencontres de patrouilles boliviennes et paraguayennes étaient fréquentes, mais les fortins étaient encore dans des conditions bien pauvres. Le ravitaillement à travers les marais se faisait lentement et irrégulièrement, à plusieurs mois de distance ; souvent, surtout dans les petits fortins, les vivres manquaient et les soldats vivaient de chasse et de pêche. Les grands fortins d'Aquino et de Nanawa possédaient du bétail vivant, mais riz, haricots, sucre, biscuits et même sel faisaient quelquefois défaut.

La plupart des fortins se réduisaient à un, deux ou trois ranchos très petits, en pisé, couverts de paille, occupés par un caporal et quatre ou cinq hommes. Un lieutenant et trois sergents commandaient Aquino, fortin principal du secteur sud dont la garnison était de 60 hommes. Là seulement le service de garde et de patrouilles était régulièrement fait, mais les souliers et les uniformes n'avaient pas été renouvelés depuis un an et tombaient en lambeaux. Le ravitaillement en eau est un des points les plus délicats au Chaco. La plupart des fortins sont alimentés par une lagune voisine ou par des mares creusées entre les ranchos. C'est par manque d'eau potable que beaucoup de blessés sont morts, égarés dans le Chaco, et que Boquerón et Arce ont dû capituler.



Famille métis du Paraguay
(mélange espagnol \times indien guarani).

L'armement des fortins était des plus réduits. Aquino possédait quatre fusils mitrailleurs ; nulle part il n'y avait de mitrailleuses, ni de canons, ni d'avions. Le service de santé était assuré par quelques infirmiers, sans médecins.

Au nord du fortin Genes, après avoir traversé 50 kilomètres de profonds marécages, l'aspect du pays change ; le terrain se relève légèrement, devient sec, très sec même, bientôt. Les *palmares* font place à de vastes prairies parfois un peu marécageuses coupées d'îlots boisés très secs et très épineux où abondent les Acacias, les Algarobes (*Prosopis* sp.), les Quebrachos, le Palo-santo et les Cactus : campos tristes, à l'herbe brûlée par le soleil et le sel du terrain ; bosquets hostiles hérissés d'épines ! Les ruisseaux — on ne peut parler de rivières — coulent au fond de tranchées profondes de quelques mètres simulant de petits cañons ; leurs eaux sont salées. Plus au nord les

îlots boisés prennent davantage de développement jusqu'à former une grande forêt continue, très sèche, sans eau. Mais à l'est, le long du rio Paraguay, on retrouve toujours la première zone de palmares et de marécages.

Dans la partie moyenne, sèche et coupée d'îlots boisés, se trouvent Valois Rivarola, Mariscal López, Samaklay, Nanawa, Saavedra, Arce, Toledo, Boquerón, où l'on se bat actuellement. C'est la seule région permettant des mouvements de troupes.

Le fortin de Nanawa était plus important que les précédents. Quatre lieutenants et 150 hommes formaient la garnison.



Types paraguayens. Le vieux Mauricio, un des guides de J. Vellard au Paraguay, et deux de ses enfants. De nombreuses fleurs ont été placées devant le chef de famille dont l'autorité est très respectée chez les habitants de l'intérieur.

Jamais dans ces fortins on n'entendait ni clairons ni tambours. Le soir les petits soldats paraguayens se réunissaient et chantaient des airs guaranis au son de la guitare, tout en faisant circuler la bombilla de maté.

Les Moustiques sont un des plus

Depuis le début des hostilités la situation des fortins s'est beaucoup améliorée. 20.000 réservistes sont venus renforcer les 4 à 5.000 hommes qui occupaient le Chaco ; les fortins ont été entourés de tranchées, et les principaux armés de petits canons



Une estancia du Chaco argentin : Toldo-cué, un des derniers établissements près du Confuso. La maison, simple hangar avec deux petites chambres en pisé, est couverte avec des troncs de Palmiers fendus longitudinalement de façon à former des demi-gouttières qui sont disposées comme des tuiles

grands fléaux du Chaco. A chaque heure de la journée et de la nuit apparaissent des espèces différentes, rivalisant de férocité. Il n'est pas rare en voyageant à cheval de compter jusqu'à dix Moustiques posés en même temps sur la main tenant les rênes. Impossible de dormir sans moustiquaire, objet que les soldats demandent avec le plus d'instance à leur famille. Vers le soir et le matin des nuées de Moucherons minuscules, à la morsure très douloureuse, les Polvorines, assaillent les hommes et les animaux et même la fumée ne permet pas de s'en débarrasser.

et de mitrailleuses ; des hôpitaux et des postes de secours ont été créés. Mais le ravitaillement est toujours difficile et les épidémies, paludisme, typhoïde, dysenterie jointes aux fatigues du climat font autant de victimes que les combats. Les Boliviens, habitants des hauts plateaux, sont à ce point de vue en situation d'infériorité marquée par rapport aux Paraguayens habitués à la vie rude de l'intérieur.

Les Indiens Maka.

Dans ces vastes et inhospitalières solitudes plusieurs tribus indiennes

continuent à mener leur vie primitive. Quelques unes sont entrées en contact avec les civilisés et déjà un certain nombre d'Indiens Lengua et Chamacoco travaillent comme peones dans les estancias situées le long du rio Paraguay ; mais plus à l'intérieur

première fois. Leur sorcier venait de leur faire quitter les bords du fleuve où plusieurs des leurs étaient tombés malades pour s'être nourris de Poissons à demi pourris. Ils cheminaient en longue file à travers les marais ; les hommes portaient



Le nouveau poste Mariscal Lopez pris et repris par les paraguayens et les boliviens au cours de la guerre actuelle.

d'autres tribus sont restées très isolées. Parmi ces dernières la tribu des Maka qui par suite de son éloignement a conservé intactes toutes ses coutumes, est une des plus remarquables du Chaco paraguayen.

Au nombre d'environ un millier, les Maka vivent dans une dizaine de villages entre les rio Confuso et Monte Lindo (voir croquis géographique ci-joint) dans la vaste zone de *palmares* et de marécages s'étendant entre ces deux fleuves. C'est un peu au nord du Confuso, à une soixantaine de kilomètres du fortin paraguayen « Général Aquino » que j'ai rencontré ces Indiens pour la

leur arc et leurs flèches, tandis que les femmes ployaient sous le poids de grands filets contenant en plus des enfants tous les objets domestiques.

Le Maka est un des plus beaux types d'Indiens du Chaco. L'homme est très grand — beaucoup dépassent 1 m. 72 — fortement charpenté, de teint très foncé. La femme plus petite, est très grasse dans sa jeunesse et assez agréable ; elle se flétrit vite avec l'âge et les vieilles femmes deviennent squelettiques et hideuses. Tous ont le visage tatoué et souvent peint en rouge avec le roucou. Les Makas sont entièrement

épilés ; poils du corps, barbe, moustaches, sourcils, cils, sont arrachés à l'aide d'une petite pince que les hommes conservent toujours dans un sac suspendu à leur cou en même temps que leur pipe, un morceau de tabac et des aiguilles à

autour des reins une couverture de laine ; les femmes portent un pagne analogue, mais en cuir de Chevreuil orné de dessins géométriques rouges.

Pendant trois mois, en compagnie d'un guide paraguayen, nous avons vécu au milieu des Makas, de la vie



Village Maka, dans l'après-midi ; les femmes, vêtues d'un pagne en crin de Chevreuil, enroulé autour des reins, vaquent à leurs multiples occupations. Les hommes portent autour des reins un pagne ou une couverture de laine, tissés par les femmes, se chauffent en fumant, causant et jouant près du feu. Noter comme sont apparents les énormes disques d'oreilles des hommes.

saignée en os. Seuls les chefs et les sorciers gardent quelques poils clairsemés au menton. Le matin, ma cabane était toujours remplie d'hommes et de femmes venus dans l'espoir d'obtenir des cadeaux : pendant que les uns s'épilaient, les autres s'enlevaient mutuellement leurs poux.

Ils n'ont pas les lèvres perforées, mais ils s'introduisent dans le lobe des oreilles une grosse rondelle de bois atteignant 6 et 7 cm. de diamètre. Je gagnai l'amitié d'un sorcier en lui donnant deux petites boîtes de cirage vides qu'il introduisit aussitôt dans ses oreilles à la place de ses disques de bois. Les hommes s'enroulent

même de ces Indiens. Ils se montrèrent hospitaliers, mais en échange du moindre objet demandaient de gros cadeaux sans d'ailleurs se rendre compte de la valeur des choses : pour une couverture un Maka me demanda mon fusil, ou mon cheval ou un petit sifflet de vingt cinq centimes ! Ma pacotille bien fournie, miroirs, colliers, verroterie, étoffes, me permit de réunir une belle collection d'objets Makas. La grande difficulté du début fut de nous comprendre. Mon guide, dont la langue principale était le guarani, parlait un peu l'espagnol. Les Makas ne comprennent pas cette langue et seulement quatre ou cinq

d'entre eux avaient appris quelques mots de guarani. Ce fut suffisant pour établir un premier vocabulaire Maka et par la suite je réussis assez vite, à la grande admiration de mon guide, à m'entendre directement avec les Indiens. Leur familiarité était extrême. Je ne pouvais faire un pas sans être suivi de 8 à 10 personnes, ce qui, à certains moments, était quelque peu gênant.

Les Makas vivent par villages de 50 à 100 individus. Leurs huttes longues, basses et étroites, faites de paille et de branchages servent à plusieurs familles. Ces villages sont d'ordinaire fort sales.

La chasse et la pêche sont les occupations principales des hommes. Pour approcher l'Autruche, ils se couvrent de branchages et s'avancent à genoux jusqu'à portée de flèche. De la peau de cet Oiseau ils font des outres pour conserver l'eau et le miel.

Ils possèdent de très petites plantations de tabac et de courges, toujours très insuffisantes et connaissent de nombreux fruits et racines sauvages ; mais souvent quand la chasse a été mauvaise, ils mangent des Iguanes ou même des Serpents. Ce sont encore les femmes qui tissent de belles couvertures et des ceintures de laine sur des métiers très primitifs, qui font de grands sacs en filet pour conserver tous leurs objets, les Makas ignorant la vannerie ; elles s'occupent aussi des enfants, préparent la cuisine, vont chercher très loin les Choux palmistes, un de leurs principaux aliments, le bois, l'eau, etc... Rentré de la chasse, l'homme ne fait presque rien. Il se couche, avive ses peintures, met ses colliers de dents d'animaux ou de verroterie, ses ornements de plumes, etc., puis, le soir, il rejoint les autres hommes

au milieu du village et tout en fumant, ils causent ou jouent à des jeux de hasard de la plus grande simplicité. Quelquefois on les voit préparer des arcs ou des flèches, raccommoder desalebasses ou faire de grossières poteries.

Au printemps, quand mûrissent les fruits des Palmiers et de l'Algaroba (*Prosopis divers*), ils célèbrent des fêtes de boisson. Les fruits sont recueillis



Femmes Maka : « Enfuhût Makaki » ; celle de gauche est vêtue seulement du pagne de crin ; celle de droite, femme du chef de village, a reçu une chemisette qu'elle porte par-dessus son pagne.

par les femmes qui les mâchent et les crachent dans de grandesalebasses. Les hommes les mettent à fermenter près du feu en y ajoutant de l'eau et du miel. La préparation de cette boisson, la chicha, dure un

ou deux jours. Quand elle est prête, les hommes se réunissent au centre du village sous un léger abri de feuillage et commencent à boire dans de petites écuelles circulant à la ronde. Au bout de plusieurs heures apparaissent les premiers signes d'ivresse. Ils parlent tous à la fois à voix haute, se délient, chantent, puis finissent par s'endormir. Les femmes et les jeunes gens non mariés regardent sans boire ni prendre part à la fête.

Les soirs de clair de lune, les jeunes gens des deux sexes se réunissent pour danser. Ils se tiennent par les épaules et se placent sur deux files se faisant vis-à-vis. Au son d'une mélopée sourde et saccadée, sans paroles, une des files avance de quelques pas, en frappant fortement le sol avec les pieds, tandis que l'autre file recule d'autant en sens contraire, puis le mouvement se renverse. Ils exécutent aussi quelques autres figures, rondes, défilés, toujours sur le même rythme. Les hommes et les femmes mariés accompagnent les danses en frappant en cadence dans leurs mains ou en agitant des gourdes remplies de graines, faisant un bruit infernal.

Les nuits sont rarement calmes dans un village Maka. Quand il n'y a pas de danses, on entend un bourdonnement continu : c'est le sorcier soignant quelque malade. Leur médecine purement symbolique n'utilise aucun médicament. Le sorcier réunit quatre ou cinq aides et fait allonger le malade dehors, sur une couverture. Tous s'accroupissent près du patient et commencent à bourdonner la bouche presque collée sur son corps. Le bourdonnement va toujours en s'élevant ; parfois ils s'interrompent et tous ensemble sucent la partie malade. Après quelque temps de ce supplice, le patient

tombe dans un état d'hébétude profonde. Le sorcier le déclare guéri, quitte à reprendre la cure un peu plus tard.

Le sorcier joue d'ailleurs un très grand rôle chez les Makas. Il est



Beau type d'homme Maka : wénittá, qui a servi de principal informateur à J. Vellard, lui donnant de nombreux renseignements sur les usages et traditions de la tribu. Comme tous les hommes, il porte les cheveux attachés sur la nuque, et d'énormes disques de bois dans les oreilles. Il se montre très fier du veston qu'il vient de recevoir en présent.

médecin, magicien, devin, préside aux naissances, aux enterrements, consulte la divinité, etc... Rien ne se fait sans sa permission et un Indien voulant se marier ne demande pas la femme à ses parents, mais au sorcier.

Tous ceux qui ont vu le Chaco se sont demandé si des régions aussi

désolées valent les pertes humaines et les désastres économiques provoqués par la guerre. Les meilleures régions du Chaco possèdent d'excellents pâturages salés où le bétail se développe rapidement ; mais les Chevaux ne peuvent y vivre, décimés par la trypanosomiase (mal de cadéras) et après quelques mois de campagne des régiments de cavalerie partis avec trois chevaux par homme étaient entièrement démontés. Les forêts sèches du nord sont riches en Quebrachos et autres plantes industrielles. C'est grâce au chemin de fer d'un des établissements exploitant le tanin de Quebracho, Puerto Casado, qu'au début de la campagne les Paraguayens ont pu franchir la première zone de marécages et jeter toutes leurs forces sur Boquerón remportant une série initiale de victoires. Les Mennonites se sont installés dans

cette même région entre Casado et Boquerón ; ils s'occupent d'agriculture et surtout de coton, mais ils sont trop loin du fleuve et leurs établissements progressent peu.

Pour les Boliviens la question du pétrole est un des grands motifs de continuer la guerre ; ils ont besoin d'un port en eau profonde sur le rio Paraguay.

Pour le Paraguay la question du Chaco est une question d'amour propre national, bien légitime, plus qu'une question économique ; il ne veut ni aliéner ni se voir enlever une parcelle du territoire qu'il croit lui appartenir.

Sur cette question des droits historiques des deux belligérants à une plus ou moins grande partie du Chaco, la commission d'arbitrage, qui finira bien par se réunir un jour, pourra seule se prononcer.

